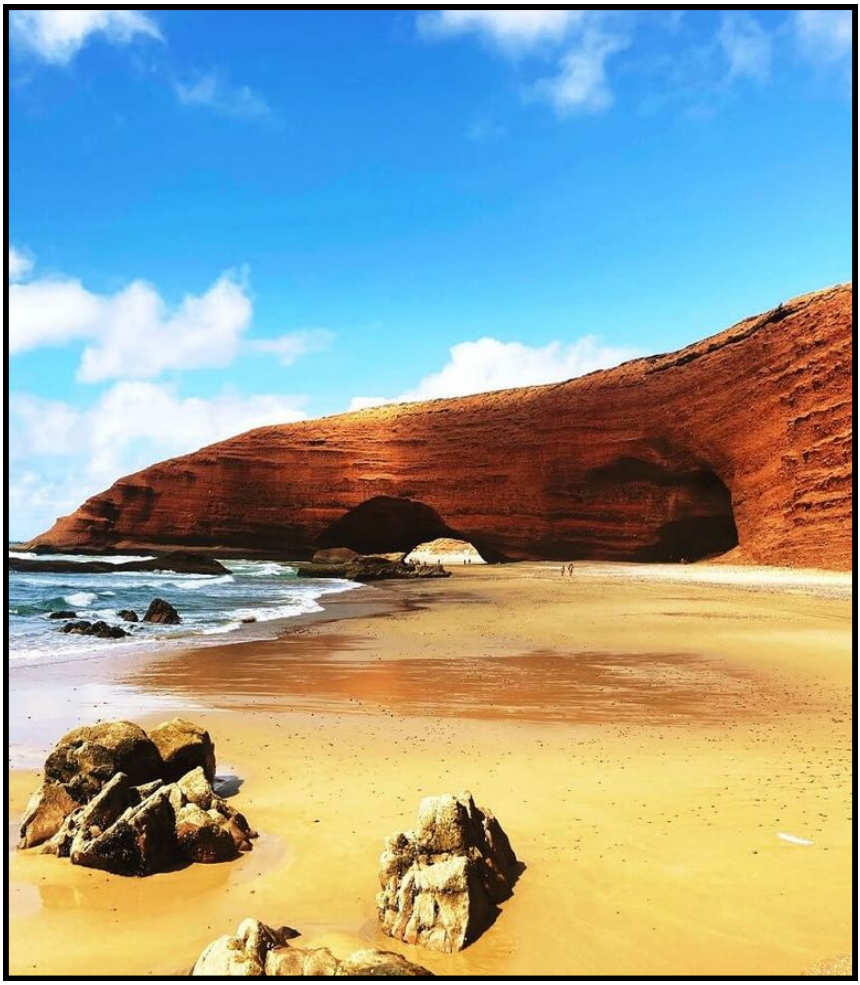


BIKEPACKING

Maroc

MARS 2026


Maroc
Bikepacking
Tanger
Fés
Marrakech
Ouarzazate
Agadir
Boujdour
Dakhla
FEEL SINGLETRACK
GUIDE VTT

Quand le besoin de partir devient trop fort,
Quand l'appel de l'ailleurs murmure à l'oreille…

On ouvre les cartes
comme on ouvre un livre d'aventure,
On trace des lignes, on rêve de sentiers,
On imagine les paysages, les silences,
les rencontres.

Mais l'inconnu ne s'improvise pas…
Alors on prépare, on affine,
On teste son matériel, on pèse chaque sacoche,
On apprivoise le vent et les kilomètres.

Partir, c'est déjà vivre un peu.
Et dans chaque coup de pédale,
le monde s'ouvre autrement.

Ça commence comme ça …

Maroc Bike Trip – J-3 mois

Tic tac, tic tac… Les aiguilles tournent. Les pages de l'éphéméride volent.

L'aventure commence par une histoire d'enfance.

Biscotte & Feel. Deux gamins de dix ans, unis par le kayak, puis le canoë, l'eau vive et les rires. Une amitié forgée sur la rivière, qui a traversé les décennies…
Aujourd'hui, la soixantaine passée, elle s'apprête à s'écrire sur le sable du désert.

J-5 mois - Le 22 septembre 2025
– « Allô Biscotte… tu fais quoi en mars ? Une traversée du Maroc à vélo, de Tanger à Dakhla… ça te tente ? J'ai tracé l'itinéraire, je t'envoie ça. »

Le 23 septembre
– « Allô Feel… en avant. »

Cette aventure, c'est aussi un clin d'œil …
Une aventure sportive, certes. Mais surtout humaine, partagée, émouvante, après tant de solos.

Maintenant, place à la prépa physique, à la logistique, au rêve qui devient projet.
J-5 mois. Et déjà, le souffle du désert dans les oreilles.
Le 27 février, nos roues s'élanceront de Tanger vers Dakhla, en autonomie.
Une aventure brute, solaire.

Mais plus encore, un hommage à 50 ans d'amitié.
C'est rare. C'est précieux. Ce que nous allons vivre ensemble sera unique.

Le désert nous attend.
Nos cœurs y sont déjà.
Et très bientôt… de belles images à partager.

Biscotte



Biscotte

Mon équipier s'appelle Biscotte. De son vrai nom Thierry Lepeltier, mais ici, sur les pistes marocaines, le palmarès s'efface derrière l'homme… ou presque.

Car Biscotte, c'est d'abord un sacré passé. Ancien céiste de haut niveau, membre de l'équipe de France de canoë slalom, il a longtemps navigué entre les portes serrées et les courants imprévisibles des plus grandes compétitions internationales. Spécialiste du C1, il faisait partie de cette génération qui a solidement ancré la France parmi les nations fortes du slalom.

Son fait d'armes le plus marquant reste une médaille d'argent par équipes aux championnats du monde de 1989 à Savage River. Une performance collective, exigeante, où la précision individuelle se met au service du groupe — déjà, une histoire d'équilibre et de confiance. Et ce n'était pas un coup d'essai : présent aussi aux mondiaux de 1985 à Augsbourg et 1987 à Bourg-Saint-Maurice, il contribuait déjà à porter haut les couleurs françaises, avec notamment une autre médaille d'argent par équipes en 1987.

Le Maroc pour lui, ce sont des souvenirs des années 80, pendant lesquelles il venait en stage avec l'eq de France, presqéune forme de pèlerinag.

Mais aujourd'hui, le décor a changé. Les portes de slalom ont laissé place aux pistes poussiéreuses, aux cols interminables et aux bivouacs improvisés. Pourtant, quelque chose demeure, une capacité instinctive à s'adapter à l'effort. Sur le vélo, Biscotte ne force pas, il compose. Il avance avec l'expérience de ceux qui savent durer, même si pour lui une aventure aussi longue est une nouvelle expérience.

Rouler avec lui, c'est pédaler aux côtés au côté d'un ami, d'un homme qui a longtemps apprivoisé les courants… et qui continue, autrement, à suivre sa ligne et a qui j'ai proposé l'aventure.

Feel

Feel, fondateur de Feel SingleTrack, est un guide VTT et Gravel diplômé d'État, spécialisé dans l'aventure outdoor, le marathon VTT et l'itinérance.

Ancien compétiteur issu du vélo de route puis du VTT endurance, il s'est forgé une solide expérience sur les courses longue distance et les épreuves par étapes. Son parcours est notamment marqué par plusieurs participations à la mythique Absa Cape Epic, considérée comme l'une des courses VTT les plus exigeantes au monde.



Cette expérience a façonné son approche du guidage : endurance, technique, autonomie, gestion du terrain et aventure humaine. Aujourd'hui, il partage cette philosophie à travers des sorties et séjours VTT, VTTAE et Gravel dans le Morvan et le Verdon, avec une approche accessible, conviviale et orientée plaisir du pilotage et découverte nature.

Marseille Provence > Tanger
J-1

Voyage sans encombre. J'avais pris le soin de prendre mon parachute. À l'arrivée : débarquement, passage de la douane, récupération des bagages et des vélos — tout s'enchaîne parfaitement.

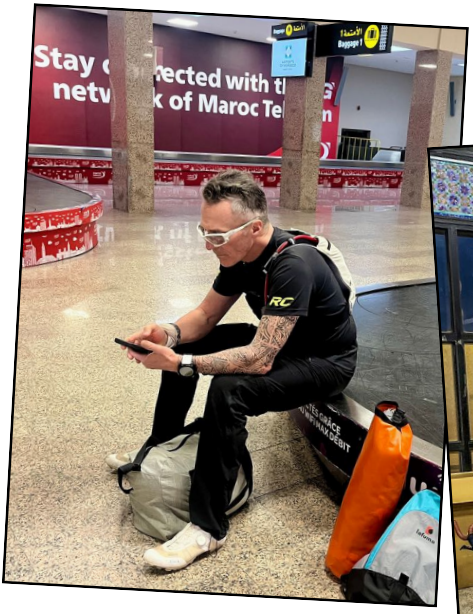
Nous nous installons dans le hall de l'aéroport pour remonter les vélos. Il est déjà tard et l'agitation est encore bien présente. Les regards se tournent vers nous, amusés et curieux ; certains prennent des photos. Une jeune femme nous demande même comment suivre notre aventure sur les réseaux sociaux.

Enfin prêts, nous rejoignons notre premier hébergement, à quelques minutes seulement de l'aéroport. Une collation rapide nous attend, et l'accueil est particulièrement attentionné.

Omar nous installe dans son appartement. Nous procédons aux dernières vérifications : montage des sacoches, réglages, contrôle général des vélos.

Une bonne nuit de repos, et nous serons prêts à partir.




Stay
netv
ected with th
k of Maroc Te
Baggage I


ممر خاص
Restricted entry





J1 – Tanger - Chefchaouen

114 km – D+ 1 756 m
L'Appel du Rif : de la Porte de l'Afrique à la Perle Bleue

Cette première étape est une immersion immédiate dans l'âme du nord marocain. On quitte l'énergie cosmopolite de Tanger — carrefour entre Atlantique et Méditerranée — pour s'enfoncer progressivement dans les reliefs indomptés du Rif. Une journée de caractère, où la gestion et le mental comptent autant que les jambes.

Sortie de Tanger, entre ferveur et vent contraire
Départ à jeun — Ramadan oblige. Rideaux baissés, rues calmes, atmosphère presque solennelle. Quelques barres au fond des poches, bidons désespérément légers : il faudra piloter l'effort avec lucidité.

À peine sortis de la ville, un vent de face tenace s'impose comme premier adversaire. Rafales sèches, longues lignes droites exposées : jusqu'à Tétouan, chaque kilomètre se mérite. L'horizon alterne entre collines arides et villages accrochés aux pentes.

Dans un hameau pittoresque, des femmes nous offrent spontanément de l'eau — scène simple et profondément marquante. Plus loin, une petite épicerie permet de compléter les bidons. Solidarité rurale, sourires francs : le Maroc s'offre déjà dans toute son authenticité.

Un premier contact avec le Rif
Aux alentours du 40e kilomètre, le décor change de registre. La route se cabre brutalement : première ascension significative, premier vrai dialogue avec le relief rifain. Les pourcentages s'installent, les organismes s'ajustent. On bascule ensuite vers la vallée de Tétouan dans une descente rapide, presque libératrice.
Après la traversée, le profil devient vallonné — typique "casse-pattes" méditerranéen. Rien d'insurmontable, mais aucune portion gratuite. On en profite pour s'alimenter sérieusement : la suite s'annonce décisive. Les paysages se font plus verts, plus agricoles. Oliviers, cultures en terrasses, troupeaux épars : le Rif dévoile sa douceur.



L’ascension finale : 30 km de vérité

C’est ici que l’étape se joue. Les 30 derniers kilomètres montent presque sans interruption. Une montée d’usure, irrégulière, où les pourcentages se durcissent progressivement — notamment vers le km 85. Puis vient le verdict final : 6 kilomètres à 9 % de moyenne. Régulier. Implacable.

Il faut avoir gardé de la réserve, savoir lisser l’effort, accepter la lenteur. Le vent, parfois, revient rappeler que rien ne sera offert.

Et soudain, au détour d’un virage, elle apparaît : Chefchaouen, posée à 600 m d’altitude au pied des montagnes. Les façades blanches et bleues captent la lumière du soir. L’entrée dans la ville est spectaculaire, presque irréelle après la rudesse de l’ascension.

La récompense ne tarde pas, déambulation nocturne dans la médina, ruelles escarpées baignées d’azur, places animées, effluves d’épices. Harira fumante, tajine généreux, thé à la menthe brûlant — le rituel parfait pour refaire les réserves et célébrer cette première conquête.

Une étape exigeante, authentique, déjà mémorable et surtout des sourires, des encouragements, et une gentillesse à chacune de nos requêtes …

Demain, cap sur Karia Ba Mohamed. Le Rif continue de nous appeler.






Carlton







J2 – Chefchaouen - Pont de Sebou

152 km | D+ 1977 m
« Des montagnes bleues aux terres rouges »

Après l'intensité de la veille, place à une étape au caractère affirmé. Un tracé en **dents de scie**, typique des contreforts du Rif, qui met les organismes à l'épreuve avant de s'ouvrir sur les grandes plaines agricoles. Une journée d'endurance, un vrai **marathon des collines**.
Nous quittons la fraîcheur bleutée de Chefchaouen par une longue descente sinueuse. L'air est vif, la lumière rasante accroche les reliefs. La route plonge vers la vallée, serpentant entre oliveraies et ruches isolées, jusqu'aux abords de Souk El Had.
Très vite, le ton change. La première ascension sérieuse s'annonce, avec des passages à 14 %. Ici, pas de grand col mythique, mais une succession de montées et de replats cassants. Deux bosses marquantes autour des km 40 et 60 rythment l'effort. Le parcours joue avec les jambes, impose des relances constantes. Les traces des intempéries passées rappellent que la route se mérite.
Sur le bas-côté, les encouragements spontanés des habitants réchauffent autant que le soleil. Sourires, gestes, regards curieux : l'accueil rural marocain est sincère, vibrant.
À Zoumi, halte stratégique au marché local : ravitaillement simple et authentique, au contact direct de la vie quotidienne. Puis vient la traversée du lac de l'Oued Ouarga, ligne naturelle qui marque la transition vers la plaine.
Le relief s'adoucit, sans devenir docile. Les paysages s'ouvrent, plus agricoles, plus vastes. Une longue ligne droite (presque) guide nos roues vers l'arrivée à Karia Ba Mohamed. La nuit tombe progressivement, enveloppant les derniers kilomètres.
Faute de terrain sec pour bivouaquer — les sols sont encore détrempés — nous prolongeons l'effort après un ravitaillement improvisé dans une épicerie locale. Quelques kilomètres supplémentaires à la frontale, avant de trouver refuge pour la nuit dans une station-service. Esprit d'aventure intact.
Demain, une étape plus courte en direction de Fès. Une transition… avant la suite du voyage.

















J3 - Pont de Sebou - Fès

« Dernier sommet avant la Médina » - 44 km – 981 m D+

C'est l'étape de la récompense, mais c'est récompense tous les jours … Courte sur le papier, exigeante dans les jambes. À peine 44 kilomètres, mais près de 1 000 mètres de dénivelé positif concentrés sur 20 km, presque sans répit. Le vent froid souffle de face, constant, comme pour rappeler que rien ne s'offre sans effort.
L'objectif est limpide, franchir la dernière barrière montagneuse et plonger vers Fès, cité impériale.

Mise en jambes au cœur du Maroc rural.
Les cinq premiers kilomètres au départ du Pont de Sebou ondulent doucement. Rien d'agressif. Juste ce qu'il faut pour délier les muscles et trouver le rythme.
Autour de nous, le paysage s'ouvre, orangeraies alignées, oliveraies, champs de blé balayés par le vent. Une mosaïque agricole typique de la région.
Ici, le temps semble ralentir. Les maisons de terre, les silhouettes des bergers, les femmes courbées dans les champs, les mulets et les ânes chargés de récoltes composent une scène presque médiévale. La ruralité est palpable, parfois rude. Mais chaque regard croisé raconte autre chose, une chaleur humaine immédiate, des sourires francs qui effacent les distances culturelles.

Jebel Zalagh, le juge de paix
À partir du kilomètre 5, la route change de ton, il se dresse devant nous, massif, sans détour possible. Sur près de 20 kilomètres, la majeure partie du dénivelé s'y concentre. Les pourcentages oscillent entre 8 et 10 %, parfois davantage. De longues rampes droites, exposées au vent.
C'est l'ascension décisive, celle qui trie les énergies. Chaque virage gagné rapproche un peu plus de la récompense.
Au sommet, on enfile une veste. La brume flotte encore, mais elle laisse entrevoir la vaste plaine du Saïss. Au loin, l'agglomération de Fès commence à se dessiner. La ville apparaît comme une promesse après l'effort.
Une fois le col franchi, la tension se relâche. La descente est rapide et technique. L'euphorie de l'arrivée ne doit pourtant pas faire oublier la vigilance , malgré des panneaux signalant des dos-d'âne, la chaussée réserve quelques surprises, souvent plus dégradée avant et après ceux-ci.
Nous nous installons dans une pension au cœur de la Médina.
Les premières ruelles se resserrent. Les odeurs d'épices, les étals débordants, le tumulte du souk annoncent l'entrée dans un autre monde, et l'heure de la rupture pour le ramadan.
L'effervescence est totale.
Un couscous chez Zora, est incontournable.
Demain direction Azrou, une 100aine vers le sud.













J4 - Fès - Azrou

L'Ascension vers l'Atlas

Des palais impériaux aux forêts de cèdres

Le jour se lève sur Fès, encore assourdie par la ferveur du ramadan. Le petit déjeuner est frugal, improvisé avec ce que l'on trouve. Après l'effervescence minérale de la médina, l'étape du jour nous promet un changement radical de décor. Nous quittons la chaleur du bassin du Saïss pour gagner les hauteurs du Moyen Atlas.

Dès les premiers tours de roue, la route s'élève. L'ascension sera longue, régulière, presque pédagogique : de 400 mètres d'altitude à plus de 1 600 mètres, sans brutalité initiale mais sans répit véritable.

Une montée d'usure

Les 35 premiers kilomètres jouent le rôle d'amorce. La pente demeure modérée, mais elle grignote l'altitude avec méthode. Les paysages agricoles s'étirent en zones de transition : champs cultivés, hameaux épars, puis des reliefs plus affirmés qui se dessinent à l'horizon, malgré une brume épaisse.

Le vélo impose son rythme, cadence souple, souffle maîtrisé, gestion fine de l'effort. En bikepacking, l'équation est simple : régularité ou implosion. La patience devient une stratégie.

Puis vient la rupture. À l'approche du plateau d'Imouzzer Kandar, la pente se cabre franchement. Les pourcentages franchissent localement les 10 %, et chaque virage semble repousser la délivrance. C'est l'ascension la plus exigeante de la journée : un véritable verrou topographique.

Une fois ce seuil franchi, le décor bascule. L'air se rafraîchit nettement, la lumière se fait plus douce, et les premières masses forestières annoncent l'entrée en altitude.

Le plateau d'Ifrane

Nous roulons désormais sur un relief ondulé, à plus de 1500 mètres. Les forêts de chênes verts et de cèdres enveloppent la route d'une fraîcheur inattendue. L'effort, moins violent que dans la rampe précédente, reste soutenu : le vent s'invite parfois en travers, rappelant que l'altitude ne pardonne rien.

Ifrane apparaît comme une anomalie. Surnommée la « Petite Suisse du Maroc », la ville déroute par son urbanisme ordonné, ses chalets aux toits pentus, son atmosphère presque alpine. Elle tranche radicalement avec les médinas et les plaines traversées depuis le départ. Une halte s'impose : boisson chaude, respiration profonde, contemplation.

Au point culminant de l'étape — environ 1650 mètres — commence une descente somptueuse. À la sortie d'Ifrane, la route plonge au cœur d'une forêt majestueuse. Les cèdres millénaires filtrent la lumière et embaument l'air.

Ici vivent les célèbres macaques de Barbarie, silhouettes furtives et curieuses, gardiens tranquilles de ces hauteurs atlasiques. La sensation de glisse contraste avec les heures d'ascension : le froid s'installe progressivement dans les doigts, l'altitude se rappelle à nous.

À quelques kilomètres d'Azrou, nous trouvons refuge dans un camping discret, à six kilomètres de la ville. La nuit s'annonce fraîche. Sous l'abri de fortune, protégés du vent, le silence de la montagne succède au tumulte de Fès.

Demain, cap au sud vers Khenifra. Le ciel se couvre, les températures chutent. L'Atlas n'a pas fini de nous éprouver.













J5 - Azrou - Khenifra

La Traversée des Hauts Plateaux
« Au cœur sauvage du Moyen Atlas »
La nuit a été froide. Une de celles qui s'infiltrent partout, même sous plusieurs couches.
La veille au soir, nous avons dû revoir le tracé de cette cinquième étape : les prévisions météo sur la province de Khénifra n'annonçaient rien de clément.
Départ matinal. L'objectif est clair : prendre de l'avance avant la dégradation annoncée.
L'air est vif, presque mordant. Un soleil pâle tente de percer mais ne réchauffe qu'à peine. En direction de Sidi Addi, nous pénétrons dans l'un des paysages montagnards les plus emblématiques du Moyen Atlas, une succession de plateaux ondulés, d'espaces ouverts balayés par le vent, puis soudain de vallées plus encaissées et aussi l'impression d'être au milieu de nulle part.
La lumière est belle mais trompeuse.
Très vite, le vent se lève. Un vent de face, constant, qui s'intensifie kilomètre après kilomètre. Chaque portion devient un bras de fer. L'étape, sur le papier roulante, se transforme en effort soutenu.
À **Souk El Had**, halte salvatrice.
Une petite épicerie familiale nous accueille pour un premier ravitaillement. Quelques gâteaux maison, simples et précieux. La fille nous sert avec un sourire discret. Le grand-père, visage buriné par le temps, peau tannée par le soleil d'altitude, tient les comptes. Il porte une épaisse **Djellaba**, ce manteau de laine typique des bergers du Moyen Atlas. Dans un coin, une petite fille nous observe, intriguée par nos tenues techniques, nos casques et nos montures chargées.
Ces instants suspendus font autant partie du voyage que les kilomètres.
À la sortie du village, la pluie nous rattrape. D'abord fine, presque hésitante. Puis plus dense. Elle s'installe durablement et nous accompagne jusqu'à M'Rirt.
À près de 1 000 mètres d'altitude, la combinaison pluie + vent devient redoutable. Le froid transperce. Les gants ne suffisent plus. Les pieds s'engourdissent. Les mains deviennent insensibles. Le corps dépense une énergie considérable simplement pour maintenir sa température.
Les organismes sont mis à l'épreuve.
Dans ces moments-là, l'esprit vagabonde. Je repense à mon épopée ibérique l'an dernier — d'autres vents contraires, d'autres longues journées à composer avec les éléments. On relativise. On avance. Toujours.
Puis enfin, au loin, se dessine **Khénifra**.
L'approche par la vallée de l'**Oum Er-Rbia** marque une transition. Le relief s'adoucit légèrement, la rivière apporte une présence presque rassurante. La perspective de se mettre à l'abri, de retrouver chaleur et calories, devient concrète.
Aujourd'hui, le Moyen Atlas nous a rappelé qu'il n'est pas qu'un décor.
Il impose son rythme.
Et nous oblige à mériter chaque kilomètre.













J6 - Khenifra - Béni Mellal

La descente vers les plaines
Du cœur des montagnes aux jardins de l'Atlas

Comme chaque matin, vers 5h00, un premier réveil. Les minarets s'élèvent dans l'aube et appellent au Fajr. La journée commence dans cette lumière froide, encore suspendue entre nuit et montagne.
Départ matinal. Le ciel est désormais dégagé, mais les sommets alentours trahissent le froid : on devine leurs crêtes enneigées. À 7h00, le thermomètre affiche à peine 0°C. L'air est sec, mordant. On sait déjà que la météo tournera — pluie et vent sont annoncés. Alors, comme la veille, nous allons composer avec les éléments plutôt que les subir.
Cette sixième étape marque une transition. Après l'intensité minérale des hauts plateaux, nous amorçons une longue progression vers le sud-ouest. 130 kilomètres au programme. Une grande distance, certes, mais avec un profil globalement descendant qui rend l'avancée plus fluide. Enfin… fluide, à condition d'accepter quelques "bosses résiduelles" (résiduelles = casses-pattes) qui rappellent que rien n'est jamais totalement donné, surtout jusqu'à Zaouiat Cheikh.
Puis le paysage s'ouvre. La descente vers les plaines de Béni Mellal s'étire, plus monotone, presque méditative … bof. Les longues lignes droites s'installent. Par moments, des effluves d'huile d'olive s'échappent des moulins en bord de route, une signature olfactive inattendue, presque chaleureuse dans cet air encore froid.
Le vent, lui, revient jouer les trouble-fête. De face, évidemment. Il s'invite sans prévenir, comme pour tester la détermination accumulée depuis le départ.
À gauche, les reliefs du Moyen Atlas restent visibles. Les nuages accrochent les sommets, des perturbations circulent au-dessus des crêtes que nous longeons depuis plusieurs jours. Nous, nous descendons.
Nous entrons dans Béni Mellal sous la pluie. Timing parfait : les premières gouttes tombent alors que la ville nous accueille. Une étape maîtrisée, un plan respecté.
Nous maintenons notre cap. Et notre plan de route 🤓













J7 — Beni Mellal - El Kelaa des Sraghna

La Traversée du Tadla
Entre oliveraies et horizons infinis

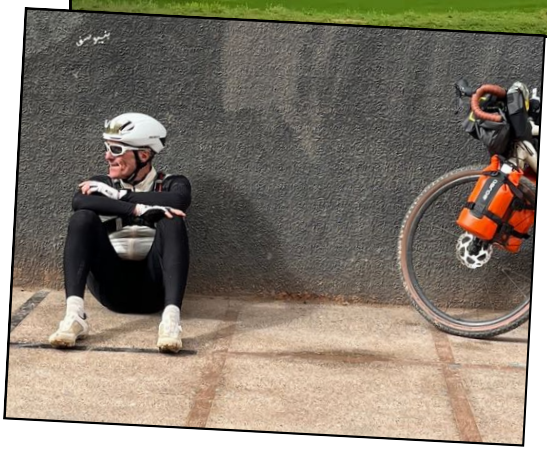
Après une parenthèse aussi inattendue que précieuse, autour d'un dîner chez Aziz et sa fille Majda — couscous parfumé, smoothie d'avocat onctueux, dattes, lait de chèvre… tout fait maison — la route reprend un goût particulier. Plus qu'un repas, un moment de transmission. On ne traverse pas seulement un territoire : on s'y relie.
Après les étapes exigeantes dans le massif de l'Atlas, cette septième journée s'annonce comme un répit. Relatif, certes. Car si le dénivelé s'efface, la distance, elle, impose sa loi.
Sortie en douceur, cap sur la plaine
Beni Mellal, ce nom retentit de façon particulière, si chère à Roro, qui venait chaque année y assouvir sa passion pour le parachutisme, une pensée à lui.
Le départ de Beni Mellal permet d'évacuer les derniers mètres d'altitude en toute fluidité. Les jambes tournent sans contrainte, la mécanique est souple. Très vite, l'urbain s'estompe pour laisser place à l'immensité horizontale de la plaine du Tadla.
Le profil s'étire, presque parfait dans sa régularité. Entre le kilomètre 10 et le kilomètre 60, le terrain oscille autour de 400 mètres d'altitude, sans rupture notable. C'est le tempo idéal pour installer un rythme de croisière, stable, efficient. Ici, sur cette longue ligne droite, le vent devient parfois l'unique variable.
Les paysages racontent l'eau maîtrisée, agriculture irriguée, parcelles géométriques, oliveraies à perte de vue. Une terre façonnée par le travail patient des hommes.
Traversées rurales, Had Boumoussa et Er-Rafiaia

La progression vers l'ouest nous fait passer par Had Boumoussa puis Er-Rafiaia. Des bourgs discrets, traversés au rythme régulier du pédalage.
Quelques légers ressauts viennent à peine troubler la linéarité du tracé. Rien d'exigeant, mais suffisamment pour relancer la machine et casser la monotonie. Sur ce type d'étape, ce ne sont pas les pourcentages qui pèsent, mais la répétition.
Final rectiligne vers la "Cité des Roses"
Les 25 derniers kilomètres filent droit vers El Kelaa des Sraghna, surnommée la "Cité des Roses". La route est parfaitement plane, presque abstraite dans sa rectitude.
C'est souvent ici que le véritable défi commence : chaleur diffuse, vent latéral, fatigue mentale. Le corps peut encore, mais l'esprit doit suivre. On pédale dans une forme de méditation active, absorbé par la ligne d'horizon.
L'entrée dans la ville se fait sans heurt. Une étape de transition, essentielle dans l'économie d'un voyage long cours, apprendre à apprécier l'horizontalité autant que les sommets.
Demain Marrakech … 🤓











J8 – El Kelaa des Sraghna – Marrakech

« De la plaine aride à l'oasis de la Palmeraie »

Cette étape de 91 km offre un équilibre parfait entre défi physique et pur plaisir de rouler. Le profil paraît plus accidenté que la veille, mais les montées restent courtes et régulières. À chaque coup de pédale, les cimes du Haut Atlas se rapprochent un peu plus, dessinant à l'horizon une ligne de montagnes toujours plus nette.
Nous quittons El Kelaa des Sraghna sur un terrain d'abord plat, qui s'élève lentement et presque imperceptiblement. Une mise en jambes douce dans un paysage qui devient peu à peu plus minéral. La pente est légère, idéale pour faire tourner les jambes et chauffer les muscles avant la partie centrale de l'étape.

Devant nous se dressent les Jebilets, ces petites montagnes habituellement sèches qui ferment l'horizon avant Marrakech. Mais aujourd'hui, surprise, elles sont vertes, presque fleuries, transformant le décor en un véritable terrain de jeu pour le gravel. Les pistes serpentent entre collines et plateaux. Nous traversons des villages de bergers et d'agriculteurs, des maisons de terre accrochées au paysage. On se surprend à se demander comment l'on peut vivre ici, dans cet environnement rude.
Les regards se croisent. À nos « salam alaykum », les visages s'illuminent. Dans leurs réponses, on devine autre chose, une forme de liberté, une richesse intérieure qui dépasse largement la rudesse du décor.

Après les reliefs, la descente s'ouvre sur un long faux-plat légèrement descendant. La piste devient rapide, presque euphorique. Les kilomètres défilent. Au loin apparaissent peu à peu le minaret de la Mosquée Koutoubia et les remparts de Marrakech, annonçant la fin de cette longue traversée.
Les derniers kilomètres nous replongent brutalement dans l'effervescence urbaine. Après plusieurs jours de calme dans le Rif et le Moyen Atlas, le trafic de Marrakech exige une vigilance de chaque instant.

Nous trouvons refuge dans un riad au cœur de la Kasbah de Marrakech. Demain sera journée de repos. Après huit jours de route depuis Tanger : **816 km et 8 909 m de dénivelé positif**.
Le corps a bien travaillé… et le vélo aussi. Une petite séance de mécanique s'imposera pendant cette pause, et avant de prendre la direction du Haut Atlas …
La journée a un peu tapé. 😅













Marrakech
Day off… ou presque

Réveil au cœur de la ville rouge. Aujourd'hui devait être un jour de repos. En théorie.
Mais à Marrakech, même un day off ressemble vite à une petite expédition.

Nous partons à vélo dans le labyrinthe de la médina. Très vite, les ruelles se resserrent, les odeurs d'épices flottent dans l'air, les étals débordent de couleurs. D'un souk à l'autre, nous avançons comme on peut, slalomant entre les passants, les scooters, les charrettes et les regards amusés.
Ici, le code de la route est simple, il n'y en a pas vraiment. Pour rester dans le mouvement, il faut rouler comme les Marrakchis. Suivre le flot, anticiper, zigzaguer. Un petit parfum de Far West version médina 🤪

La mission du jour : remettre les montures en état.
Nettoyage du vélo, ravitaillement, pharmacie, soins… et un peu de mécanique.
Et là, comme souvent en voyage, les petites choses deviennent vite de grandes aventures. Ça marche… puis ça ne marche plus. Moment de doute. Vis ou pas vis ? Câble ou pas câble ? Poignée ou pas poignée ?
Ce qui prendrait dix minutes à la maison se transforme ici en quête de plusieurs heures. Chercher une pièce, trouver un outil, expliquer, bricoler, improviser…
Les minutes passent, la chaleur monte, et l'inquiétude aussi.
Puis enfin, petit à petit, tout se remet en place. Un réglage, un serrage, un dernier essai… Le vélo roule, Ouf.

La journée touche à sa fin dans le tumulte de la médina, et une seule pensée reste …
Demain, la route continue … direction l'Atlas.



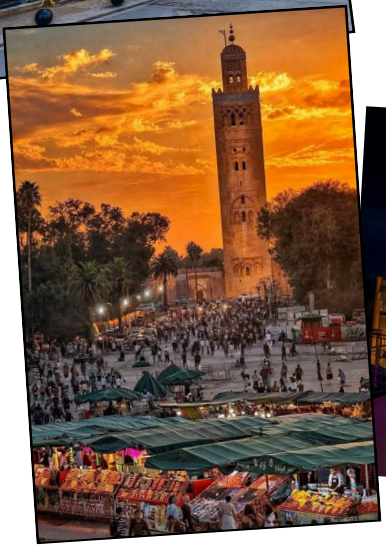














J9 – Marrakech – Taddart

L’assaut du Haut Atlas
De la ville ocre aux cimes enneigées

Le Haut Atlas se dresse devant nous comme une muraille. Aujourd’hui, nous quittons la plaine du Haouz pour partir à sa rencontre. Une étape charnière qui marque l’entrée en haute montagne : en quelques heures, nous allons passer d’environ 450 mètres d’altitude à près de 1 900 mètres. Un changement brutal de décor, de climat… et d’effort.
Au petit matin, Marrakech s’éveille encore doucement lorsque nous prenons la route. Les derniers kilomètres urbains s’effacent peu à peu derrière nous. La circulation se fait plus rare, les bruits de la ville disparaissent, remplacés par le rythme régulier des roues sur le bitume.

La route vers Sidi Abdallah Ghiat s’élève à peine. Un faux-plat presque imperceptible, idéal pour mettre les jambes en route. Autour de nous, la plaine s’étire entre oliveraies, petits champs et fermes traditionnelles. Le décor change doucement, comme une transition progressive vers un autre monde.
Le ciel est voilé ce matin. Un voile léger accroché aux sommets de l’Atlas. Par moments, une éclaircie déchire les nuages et laisse apparaître, furtivement, les cimes enneigées du massif… quelque part là-haut, le Toubkal domine. Ces apparitions brèves suffisent à nourrir l’imaginaire : on devine l’immensité qui nous attend.

Après Tidili Mesfioua, le ton change.
La route se cabre et nous remontons désormais le cours de l’Oued Zat. La piste devient plus sauvage, plus irrégulière. Une section de gravel panoramique qui serpente au fond de la vallée. Les montagnes se rapprochent, les pentes se redressent, les paysages prennent de l’ampleur.
Nous traversons des hameaux aux maisons de terre rouge, Tikrit, Irhaln, posés au bord de la vallée comme hors du temps. Quelques enfants nous saluent, des ânes chargés de bois croisent notre route, et la vie s’écoule ici au rythme de la montagne.
Mais le véritable défi nous attend encore.

Le profil ne ment pas, les 35 derniers kilomètres sont une montée presque continue. Une longue ascension qui semble ne jamais vouloir s’achever. Les pourcentages deviennent sérieux, et certains passages frôlent les 17 %.
Entre le km 70 et le km 80, la pente se durcit franchement. Les villages d’Iwguiyn puis de Tabahaggat passent lentement derrière nous, au prix de chaque coup de pédale. Le souffle devient court, les jambes brûlent, mais le regard est happé par les paysages qui se déploient à mesure que l’on gagne de l’altitude.
La plaine est désormais loin derrière.













Les reliefs deviennent minéraux, escarpés, puissants. L'air est plus frais, plus léger. Et les sommets de l'Atlas, immenses, ferment l'horizon.
Enfin, au détour d'un dernier lacet, apparaît Taddart.
Le village est accroché à flanc de montagne, à près de 1 900 mètres d'altitude. Une poignée de maisons ocre serrées contre la pente, comme un refuge au milieu de l'immensité.
Nous trouvons l'hospitalité au gîte de Najib. Malgré qu'il affiche complet, il nous propose une solution de dépannage. Une douche chaude, quelques échanges chaleureux avec les occupants du gîte… et déjà l'atmosphère conviviale des voyageurs de passage.
La soirée se poursuit autour d'un tajine chez Ahmed, simple et réconfortant.
Demain, il restera encore une étape symbolique :
le franchissement du Tizi n'Tichka.
Mais pour l'instant, les jambes récupèrent… et l'esprit savoure cette première immersion dans le Haut Atlas.

Neuvième jour sur la route.
Ce voyage célèbre cinquante années d'amitié.
Entre deux coups de pédale, les souvenirs remontent naturellement, des moments vécus ensemble, des éclats de rire, des fragments de vie qui ressurgissent au détour des conversations.
Comme les paysages qui défilent, notre histoire commune se raconte à nouveau, faite d'instants simples… mais infiniment précieux.
De quoi se recharger pour la journée de demain. 😅



J10 - Taddart - Ouarzazate

La Porte du Grand Sud
Du toit de l'Atlas aux oasis de cinéma
Le jour se lève doucement sur Taddart. Dans l'air frais du matin, l'Atlas semble encore assoupi. Les sommets prennent une teinte dorée tandis que les premières fumées s'échappent des maisons du village. Chez Ahmed, le café est déjà prêt. Nous prenons le temps de savourer ce moment simple, presque suspendu, avant de reprendre la route.
Aujourd'hui, une étape mythique nous attend. Nous allons passer du toit de l'Atlas aux portes du désert, franchir le col de Tichka à plus de 2 200 mètres avant de plonger vers Ouarzazate et le Grand Sud.
Nous quittons Taddart tranquillement, les jambes encore engourdies par le froid du matin. Mais à peine cinq kilomètres plus loin, une évidence me frappe : mon sac est resté chez Ahmed.Demi-tour.

Biscotte continue pendant que je redescends la route en sens inverse. Lorsque nous nous étions quittés, Ahmed m'avait lancé avec un sourire tranquille :
« Revenez quand vous voulez… »
Je frappe à la porte, un peu essoufflé. Il éclate de rire en voyant mon retour. Promesse tenue.
Sac récupéré, je repars vers le col où Biscotte m'attend. L'ascension reprend, régulière et exigeante. Quinze kilomètres de montée pour atteindre le point culminant de l'étape. Ici, chaque virage dévoile un peu plus l'immensité de l'Atlas. L'air devient plus mince, les respirations plus profondes. Les jambes tournent lentement mais sûrement.
Au sommet, nous franchissons une frontière invisible : la ligne de partage des eaux entre le Nord et le Sud du Maroc.
Derrière nous, les influences atlantiques.
Devant nous, les terres sèches qui annoncent le désert.

Nous quittons alors l'axe principal pour basculer vers Telouet. Le paysage change presque immédiatement. Les pentes verdoyantes disparaissent peu à peu, remplacées par une montagne nue, minérale, sculptée par le vent et le temps. Les roches rouges embrasent le paysage sous un ciel d'un bleu profond.
La piste serpente sur un plateau d'altitude avant de s'enfoncer dans l'une des vallées les plus spectaculaires du pays, la vallée de l'Ounila.
Là, le voyage devient presque irréel.















Nous longeons l'oued au fond d'un canyon ocre où la piste se faufile entre falaises et villages de terre. Anmiter, Assaka, Douar Tigert… Les maisons semblent émerger directement de la montagne, comme si elles avaient été modelées dans la même argile que les falaises.

Les kasbahs millénaires veillent silencieusement sur la vallée.
La descente est longue, parfois interrompue par de courtes remontées sèches qui rappellent que l'Atlas ne se laisse jamais traverser sans effort. Mais la beauté du lieu fait oublier la fatigue. À chaque virage, le paysage se transforme : une palmeraie surgit au fond d'un canyon, un village accroché à la falaise, un champ verdoyant posé au milieu des roches brûlées.

Puis, peu à peu, la vallée s'ouvre.
Après Tamdakhte, le relief s'adoucit et le regard porte plus loin. Au détour d'une courbe apparaît alors une silhouette légendaire : le ksar d'Aït Ben Haddou, cité de terre dressée au-dessus de la vallée. Classé au patrimoine mondial de l'UNESCO, il semble figé hors du temps, comme une apparition surgie d'un autre siècle.
Les trente derniers kilomètres sont presque faciles. La piste devient roulante, le paysage plus désertique. La chaleur remonte doucement depuis la plaine.

Et bientôt, les premiers signes d'Ouarzazate apparaissent : routes plus larges, circulation, bâtiments modernes… puis les célèbres studios de cinéma, posés au milieu de cette lumière irréelle qui attire depuis longtemps les réalisateurs du monde entier.
Après les sommets, les canyons et les kasbahs oubliées, nous arrivons enfin à Ouarzazate.
La porte du Grand Sud.



J11 - Ouarzazate - Agdz

Les plateaux du Drâa

Nous quittons les abords de Ouarzazate au petit matin. À peine les roues ont-elles commencé à tourner que la route s'élève déjà, pas de transition, la montée attaque immédiatement. Devant nous, les premiers contreforts de l'Anti-Atlas barrent l'horizon. Aujourd'hui, l'objectif est clair, franchir le célèbre Col d'Aït Saoun avant de plonger vers Agdz.

La montée se fait par paliers. Le profil est régulier, presque hypnotique : une pente constante qui nous aspire lentement vers les hauteurs. À mesure que l'altitude approche les 1 600 m, le décor change radicalement, un univers minéral brut.
Le paysage devient lunaire. Des plateaux pierreux, sculptés par le vent et l'érosion, s'étirent à perte de vue. Par endroits, la terre semble s'ouvrir, de profonds canyons entaillent le relief et laissent deviner, bien plus bas, la vallée du Drâa.
Au sommet, le silence est total. Le regard se perd dans cet océan de roches et de lumière. Puis la route bascule.
La descente vers la vallée est longue, technique, sinueuse. Virage après virage, nous perdons plus de 700 m de dénivelé. Les montagnes changent encore de visage : pour la première fois depuis le début du voyage, elles sont noires. Massives, presque volcaniques. Jusqu'ici, les reliefs que nous traversions étaient surtout verts, plissés, parfois doux. Ici, tout est plus sombre, plus brut.
Peu à peu, le vert réapparaît au fond de la vallée. Une mer de palmiers annonce l'approche de Vallée du Drâa. À l'arrivée à Agdz, la vue sur la palmeraie et la silhouette singulière du Jbel Kissane est une véritable récompense visuelle.
Ce soir, camping à Agdz. Nous plantons les tentes… juste à côté de "Chirac". 😋
Impossible de résister à un détour par la piscine du camping. Bon… elle est vide. Mais on imagine très bien le plongeon après une journée pareille.

Comme souvent en voyage, la mécanique nous rappelle à l'ordre : nettoyage complet des transmissions, couvertes de poussière. Et mauvaise surprise pour Biscotte… un rayon cassé.
Heureusement, quelques locaux viennent prêter main-forte. En quelques minutes, les outils circulent. On bricole, on ajuste… et la roue repart. Ici, les gens sont toujours prêts à donner un coup de main. Simplement. Naturellement.
Les vélos sont prêts pour la suite.
Demain : cap sur Taznakht… et une nouvelle traversée de l'Anti-Atlas.














CARNET

J12 - Agdz - Taznakt

Face au vent

Après une nuit sous la tente, on referme les sacoches. Un petit déjeuner rapide, quelques gestes devenus automatiques, et c'est parti.
La vallée du Drâa est déjà chaude. Une lumière douce accroche les palmiers et les murs de pisé d'Agdz. Les vélos sont lourds, mais le silence du matin donne l'impression que tout est possible. On roule tranquillement au début, presque avec ce pressentiment que la journée risque d'être longue.
Quelques kilomètres plus loin, la vallée s'ouvre. Les palmeraies s'espacent. La route commence à grimper.

Et le vent arrive.
Il s'intensifie au fil de notre progression. Pas une rafale passagère, mais un vent installé là, comme s'il avait décidé d'habiter la route aujourd'hui.
Face à nous.

Très vite, le rythme change. Les conversations se font rares, avalées par le bruit du vent dans les sacoches. On pédale tête baissée, chacun cherchant la cadence qui économise un peu d'énergie. Sur ces longues lignes droites qui remontent vers le plateau, la sensation est étrange : on avance, mais le paysage semble reculer au ralenti.
Au loin apparaissent les premières maisons de Tansikht. Quelques murs ocre, un café fermé, une mobylette garée dans la poussière. Le temps d'un ravitaillement rapide, d'une vérification du pneu réparé la veille… et on repart déjà.

Le vent, lui, n'a pas bougé.
Il nous attendait.

La vallée a disparu maintenant. Autour de nous, le paysage devient minéral. Les reliefs s'étirent vers l'horizon, bruns, rouges, parfois violets selon la lumière. L'Anti-Atlas commence à se dessiner, vaste et silencieux.
On roule longtemps sans croiser personne. Et pourtant, même au milieu de nulle part, une silhouette finit toujours par surgir : une mobylette sortie d'on ne sait où, souvent avec deux, trois passagers, traversant le paysage comme une apparition.
Dans ces moments-là, le bikepacking devient presque méditatif. On se raccroche au moindre détail que la nature nous offre : ces petits écureuils du désert qui traversent la route sans prévenir, une variation de lumière sur les collines, ou simplement les pensées qui vagabondent.
Parfois, un écouteur dans l'oreille. Une playlist qui accompagne ces longues heures face au vent.

Le monde se réduit alors à quelques éléments simples, le bruit de la chaîne, le souffle du vent, le rythme des pédales,
et la présence de l'autre, quelques mètres devant ou derrière.
Les kilomètres se gagnent un par un. Le vent transforme chaque petite montée en épreuve. Par moments on rit de l'absurdité de la situation : pédaler aussi fort… pour avancer aussi lentement.
On s'arrête parfois au bord de la route. Pas vraiment pour se reposer, plutôt pour regarder le paysage. Le désert a une façon particulière d'absorber le temps. Le temps d'une photo, d'un regard porté loin devant.
Puis on repart.
L'après-midi avance quand les premiers signes de Taznakt apparaissent : un peu plus de circulation, quelques ateliers de tapis berbères, des maisons plus serrées.
Le vent souffle toujours, mais la route commence enfin à sentir l'arrivée.
Entrer dans Taznakt après une journée comme celle-ci n'a rien d'un exploit spectaculaire.
C'est une victoire discrète. On traverse la rue principale lentement, les jambes lourdes.
On s'arrête devant une pharmacie, Biscotte traine une crève depuis le J3.
Les vélos appuyés contre le mur, une viennoiserie méritée.
On se regarde … C'est fait.

Parce que certaines étapes ne se racontent pas en kilomètres.
Elles se racontent en heures passées à pédaler contre le vent — et en souvenirs qui, eux, avancent beaucoup plus vite que nous ne l'avons fait aujourd'hui.













J13 - Taznakht - Taliouine

Le jour se lève doucement sur Taznakht.
Réveil, diagnostique, Biscotte n'est pas bien et son infection pulmonaire ne s'arrange pas, voir empire … la décision est prise, il rejoint directement Agadir en bus ou en taxi directement à Agadir pour consulter un médecin, les passages en pharmacie ne suffisent plus et s'avèrent inefficaces.
La raison et la santé restent une priorité.
Nous déjeunons, et je quitte mon Khoya de cœur … nous nous retrouverons à Agadir …

À 1400 mètres d'altitude, l'air du matin est frais, et la ville est déjà en effervescence. Sur la place du souk, des hommes tirent des charrettes chargées de laine et de sacs de grains. C'est une ville discrète, mais on sent qu'elle vit depuis longtemps au rythme des caravanes et des marchés.
Je quitte la ville en direction de Taliouine, en suivant la longue bande d'asphalte qui coupe les plateaux de l'Anti-Atlas à près de 1600m avec une passe à 1900m. La route devient une ligne presque abstraite, posée sur un paysage de pierre et de poussière.
Les premiers kilomètres ondulent doucement. Rien n'est vraiment plat ici, de longues montées patientes, suivies de descentes où le vélo file dans le vent sec. Les reliefs apparaissent peu à peu, plissés comme une mer figée. À l'horizon se dessine la silhouette sombre du Jbel Siroua, massif volcanique isolé qui domine toute la région.
Le silence est immense. Par moments, un camion surgit dans un grondement sourd, puis disparaît derrière une courbe, laissant la route à nouveau vide.
Seul sur la route, mes pensées partent à vagabonder, ce n'est pas un lieu, mais une réflexion personnelle …
Entre deux collines, un douar apparaît soudain, quelques maisons en pisé, couleur de terre, presque indiscernables du paysage. Autour, quelques champs minuscules, irrigués par des canaux étroits. Des chèvres errent entre les pierres. Des enfants lèvent la main en criant « bonjour » lorsque je passe. Le vélo attire toujours la curiosité dans ces endroits où les voyageurs sont rares.
La chaleur arrive lentement avec la matinée. Le soleil durcit les couleurs, les ocres deviennent rouges, les gris virent au violet, et la lumière écrase les reliefs.
Plus loin, le paysage change subtilement. Les vallées s'élargissent, la terre paraît plus travaillée. En descendant sur Taliouine, les champs s'organisent en petites parcelles soigneusement entretenues. C'est ici que pousse le safran, l'or rouge de l'Anti-Atlas. À l'automne, ces champs se couvrent de fleurs violettes, mais en cette saison ils ressemblent à de simples carrés de terre brune, discrets, presque secrets.
Je m'arrête sur la place, pose le vélo contre un mur chaud de soleil. L'air sent les épices des coopératives.
Une journée de plus sur la route, entre tapis et safran, au cœur silencieux de l'Anti-Atlas.
Une pause pour la nuit, demain direction Taroudant ou Agadir directement 🧐🤓





















J14 - Taliouine - Agadir

Il y a des journées qui naissent d'une idée un peu simple : gagner du temps sur la route.
Alors je décide d'avaler deux étapes en une seule.
Sur la carte, cela ressemble à une ligne de 190 kilomètres. Rien d'impossible.

Je quitte Taliouine de bonne heure, encore perchée à mille mètres d'altitude. L'air est frais et la lumière du matin étire les ombres sur la route. Très vite, la descente commence. Peu à peu, le paysage change.
La terre ocre laisse place à un vert plus profond. Les parcelles se dessinent, les cultures s'organisent. Un autre Maroc apparaît, plus doux, plus fertile. Au loin, dans la brume, les sommets de l'Atlas veillent encore.
Sur ma droite, la silhouette massive du Toubkal domine l'horizon.
En descendant vers 400 mètres d'altitude, la vallée s'ouvre. Les vergers se multiplient.
Par moments, l'air porte une odeur d'oranges mûres qui traverse la route.

Puis vient le vent.
Entre Taroudant et Agadir, il se dresse face à moi, régulier, tenace.
Ce genre de vent qui transforme chaque kilomètre en petite bataille silencieuse.

Mais la mission du jour est simple, retrouver Biscotte.

De son côté, la journée s'est passée à l'hôpital. Verdict : une bonne grippe, beaucoup de fatigue… mais rien aux poumons.
La route peut continuer.

À l'approche d'Agadir, la ville semble ne jamais finir.
Elle s'étire sur des dizaines de kilomètres, mêlant quartiers populaires, routes poussiéreuses et agitation de fin de journée.
On sent monter l'attente de la rupture du jeûne.
Et au milieu de tout cela, toujours les mêmes gestes, un sourire, une main levée, un mot d'encouragement lancé au passage.

Je traverse la ville jusqu'à Anza.
Le soleil disparaît derrière l'Atlantique lorsque j'arrive enfin.
Biscotte m'attend. Deux jours de repos lui ont déjà rendu des couleurs.
Nous allons nous arrêter un moment.
Deux jours pour reprendre des forces.
Avant de reprendre la route, plus au sud, là où commence le Sahara occidental.

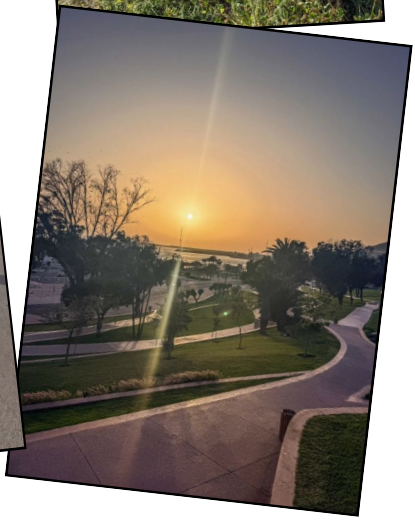










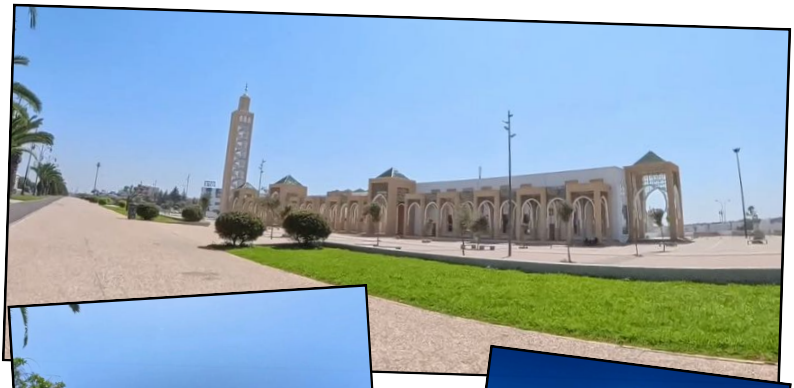


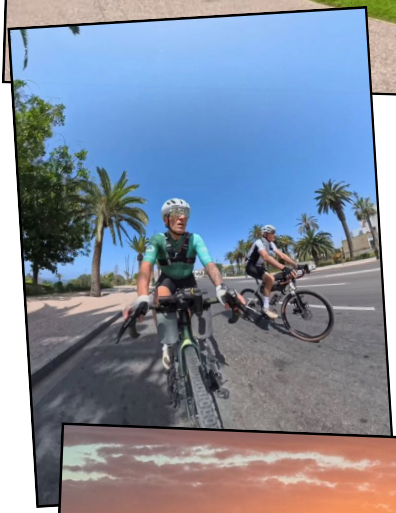
Day Off à Agadir

Première journée de repos à Agadir. L'occasion de recharger les batteries — les nôtres comme celles du voyage. Quelques courses pour les jours à venir, une lessive, et un peu de mécanique ⚙️ pour remettre la monture en ordre de marche.
Biscotte a retrouvé des couleurs… et surtout l'envie de continuer l'aventure.
Demain, promis, nous ne toucherons pas aux vélos… enfin, en théorie 😏
Petite escapade ensuite vers la plage d'Anza Beach, au nord d'Agadir. Un spot de surf apparemment bien connu : le nombre de planches alignées face à l'océan ne laisse aucun doute… toutes prêtes à attendre la bonne vague.
Nous traversons ensuite la ville pour prendre la température de cette grande métropole. Le contraste est frappant avec ce que nous avons traversé jusqu'ici. De larges avenues bordées de palmiers, des quartiers bien ordonnés : universités, cliniques, grandes écoles, bâtiments administratifs… tout semble parfaitement à sa place.
Puis la baie d'Agadir apparaît, avec son front de mer presque californien — une sorte de croisette à la sauce atlantique où les touristes affluent déjà. Par moments, l'ambiance rappelle davantage Los Angeles que le Maroc que nous avons parcouru jusqu'ici.
C'est surprenant, parfois déroutant… et forcément moins authentique que Marrakech. Mais après tout, il en faut pour tout le monde.
Demain, deuxième journée off avant de reprendre la route.
Cap au sud pour la traversée du Sahara Occidental, dernière grande ligne droite vers Dakhla.
Encore 1300 km d'aventure nous attendent. 🚴‍♂️🌍















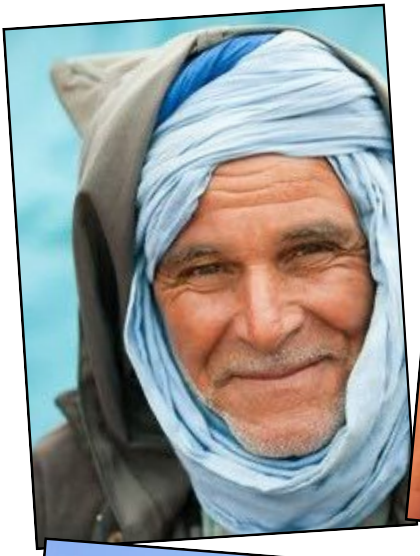
Day Off #2 à Anza

Dernier jour de repos avant de reprendre la route.
La dernière pause avant la longue descente vers le sud… direction Dakhla.
On s'accorde une grasse matinée, luxe rare quand on voyage à vélo. Petit déjeuner tranquille, puis café face à la plage d'Anza. Devant nous, les surfeurs et les élèves de l'école de surf profitent des vagues régulières de l'Atlantique. Le ballet des planches, des chutes et des départs réussis rythme doucement la matinée.
Avec Biscotte, on refait le monde. Notre monde surtout.
Les souvenirs d'enfance remontent, les anecdotes s'enchaînent, quelques tranches de vie aussi. On prend le temps — un temps sans pédales, sans kilomètres à compter.
Un peu plus loin, une école de football s'entraîne sur un terrain improvisé. Les enfants répètent les consignes de leur coach avec sérieux et enthousiasme. Impossible pour nous de ne pas observer la séance avec notre regard d'éducateurs sportifs. Les gestes, l'énergie, la passion… tout y est.
On poursuit la balade jusqu'au petit souk d'Anza.
Ici, l'ambiance est celle d'un vrai marché local : les étals de fruits et légumes côtoient les coiffeurs, les couturiers et toutes sortes d'artisans. Rien à voir avec les places trop lisses des zones touristiques. Ici, ça vit, ça discute, ça marchande.
En milieu d'après-midi, retour à la Lighthouse chez Hamid.
L'heure est déjà venue de préparer les sacoches, vérifier le matériel et penser à la suite de l'itinéraire.
Après deux jours d'arrêt, l'impatience revient.
Demain, on remonte en selle.
Mon pote semble requinqué 😅.
La route vers le sud nous attend.





Ces visages pris à la volée ...









J15 - Agadir - Tiznit

Allez… on repart pour la dernière grande partie de notre voyage, cap au sud, direction le Sahara occidental.
Le départ d'Anza nous oblige d'abord à retraverser Agadir. Quelques kilomètres urbains pour se remettre dans le rythme avant de quitter progressivement la ville. Nous longeons ensuite une portion du parc national de Souss-Massa, puis traversons la zone de Dcheira El Jihadia. Une section d'abord urbaine, puis périurbaine, qui nous mène rapidement vers les premières pistes agricoles.

Du côté de Takad et Ayt Mimoun, nous entrons dans le cœur de la plaine irriguée du Souss. Le tracé serpente sur des pistes de terre battue très roulantes, entre serres et champs cultivés. Le terrain est parfaitement plat, idéal pour prendre du rythme… mais il faut rester vigilant : les camions agricoles soulèvent parfois d'épais nuages de poussière.
Peu à peu, nous approchons de la vallée de Massa et le paysage change radicalement. La lumière devient plus douce, la végétation plus dense, annonçant la proximité de l'oued.
Massa marque le véritable cœur de l'étape. La traversée de l'oasis offre un contraste saisissant : la verdure des palmiers tranche avec les teintes sèches et poussiéreuses des kilomètres précédents.
En quittant Massa, la piste s'élève doucement. Nous remontons vers les plateaux qui bordent toujours le parc national de Souss-Massa. L'ambiance devient plus sauvage, plus silencieuse.

Les plateaux côtiers nous plongent ensuite dans une vaste arganeraie. Le dénivelé commence à se faire sentir et le paysage devient plus minéral. Des collines arides, des arganiers isolés, une impression d'espace immense. C'est une section solitaire, brute, où l'on se sent vraiment loin de tout.
Puis vient l'approche finale vers la cité de l'Argent. La montée est longue mais régulière jusqu'au plateau de Tiznit. Au loin apparaissent enfin les remparts ocre de la ville, flottant dans une légère brume de chaleur et de poussière. Et pourtant, à chaque coup de pédale, nous avons presque l'impression que la ville recule.
Nous finissons par franchir l'une des portes historiques de Tiznit, marquant la fin de cette longue et belle étape.

Une fois le campement installé, nous partons à pied en ville pour trouver de quoi nous restaurer… Mais en cette période de Ramadan, la tâche se révèle plus compliquée que prévu. Résultat : un petit aller-retour d'au moins sept kilomètres dans les rues de la ville… en guise de récupération active 😅
Demain, une étape plus courte nous attend pour rejoindre l'océan et les falaises de Legzira.



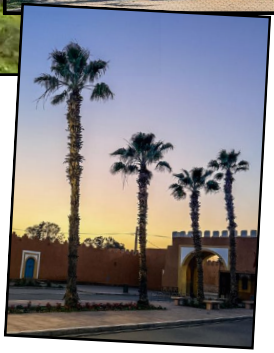
















J16 - Tiznit - Legzira

La nuit a été agitée. Les rafales ont secoué la tente sans relâche, nous tirant du sommeil à plusieurs reprises. Au réveil, une question s'impose : à quoi va ressembler cette journée ?
L'étape est courte sur le papier… mais elle ne fera aucun cadeau.

Nous quittons Tiznit en direction de l'ouest, cap sur l'océan, le soleil donne.
Le départ se fait sur un plateau, autour de 250 mètres d'altitude, avant une bascule progressive vers la côte. Mais ici, rien n'est simple : la descente se transforme vite en une succession de "montagnes russes", des bosses brèves mais cassantes qui brisent le rythme.

Le vent, lui, ne nous lâche pas. Présent dès les premiers kilomètres, il s'invite comme un compagnon imposé, pesant sur chaque coup de pédale.
Le décor change. Plus vert, plus vivant. L'Anti-Atlas s'adoucit avant de plonger dans l'Atlantique. Les pistes serpentent entre arganiers et euphorbes, dessinant des lignes sauvages dans un paysage brut.

Puis vient Mirleft. Accrochée aux falaises, cette enclave d'artistes et de surfeurs marque notre arrivée sur le littoral. Les vues sur l'océan sont spectaculaires, presque irréelles sous ce ciel agité. Le vent continue de nous freiner, rendant chaque kilomètre plus exigeant que prévu.

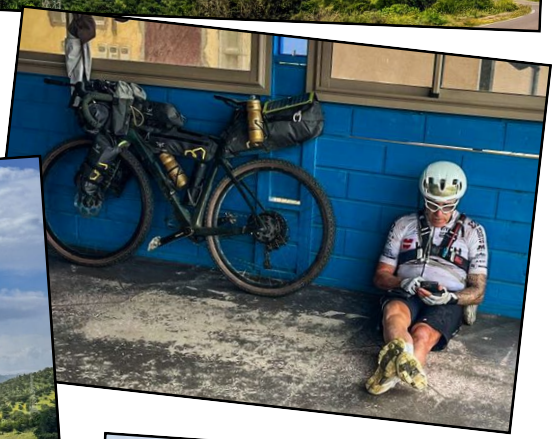
Pause ravito bienvenue… et parfaitement timée. Une pluie soudaine et violente s'abat sur la ville. Nous observons l'averse à l'abri, reconnaissants d'avoir stoppé au bon moment.

Au-delà de Mirleft, le relief reste tourmenté. La piste épouse les criques sauvages, monte, descend, contourne. La brise marine apporte un peu de fraîcheur, mais oppose toujours cette résistance constante.
Puis vient la dernière descente.
Legzira apparaît enfin.

Après une ultime portion vallonnée, nous plongeons vers la plage. Le parcours s'achève au niveau de la mer, face à l'un des sites les plus emblématiques du Maroc. Les arches de grès rouge, sculptées par l'océan, se dressent devant nous.
L'Asleep Arch a disparu, vaincue par le temps et l'érosion.
Seule la grande arche de Legzira résiste encore, défiant les éléments.









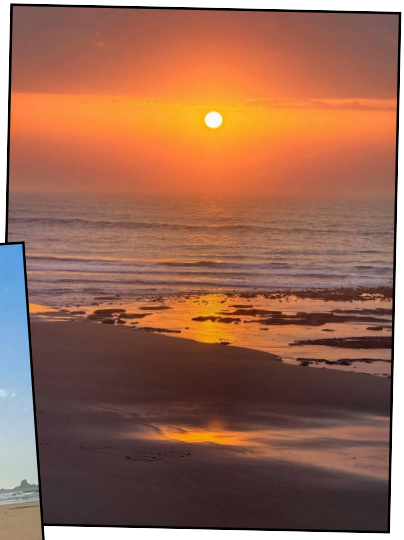














J17 - Legzira Beach - Guelmim

Petit-déjeuner face à l'océan, sur la plage de Legzira. Les arches rouges s'embrasent sous la lumière du matin, les couleurs sont irréelles. Un moment suspendu, presque difficile à quitter. Clairement, l'un de nos plus grands coups de cœur du Maroc.
Mais il faut repartir.

Cap sur Sidi Ifni, à seulement 7 km. Ancienne enclave espagnole, la ville dévoile ses façades, comme figées dans le temps. C'est ici notre dernier vrai point de ravitaillement avant de basculer vers l'intérieur des terres.
Très vite, le décor change.

On remonte l'Oued El Karimo, en quittant le littoral pour s'orienter plein sud-est. La vallée nous guide, d'abord douce, puis plus exigeante. L'ascension s'installe, régulière au début, avant de se fragmenter en une succession de montées sèches qui cassent le rythme.

Le paysage, lui, est à couper le souffle. Sauvage, brut, presque luxuriant par endroits. Une nature inattendue, contrastée, qui rend chaque coup de pédale plus intense.
Face à nous, les montagnes dressent leur ligne d'horizon, promettant une longue montée. Et comme un fil rouge depuis plusieurs jours, le vent ne nous lâche pas. Toujours de face, parfois en trois-quarts. Usant. Constant. Mental.
Au sommet, autour de 500 mètres d'altitude, une rencontre improbable : un bikepacker canadien. Quelques mots échangés, un sourire, un instant de partage simple au milieu de nulle part.

Puis, brutalement, le décor bascule.
Les reliefs s'ouvrent, la végétation disparaît peu à peu. Place aux paysages pré-sahariens : vastes étendues minérales, tons ocres, quelques acacias solitaires. Une autre facette du Maroc se dévoile.

La descente vers Guelmim est plus roulante. La "Porte du Désert" apparaît comme une oasis improbable, posée au creux d'une large cuvette.

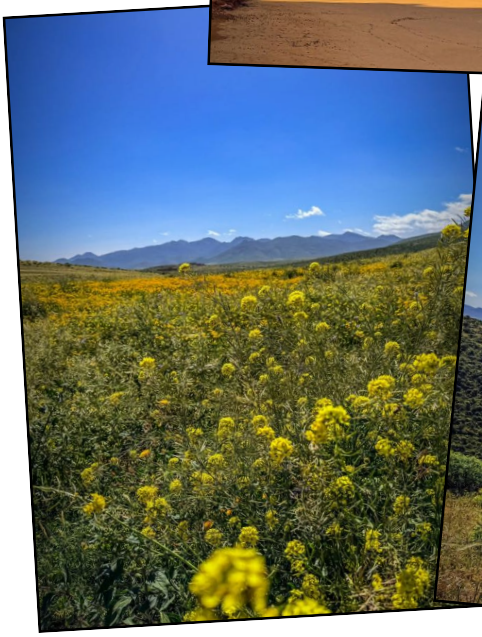
L'arrivée se fait sur du plat, presque apaisant après une journée exigeante.
Une étape courte sur le papier — 66 km — mais qui en donnait le double. Le vent nous a rincés, lessivés jusqu'au bout.

Une étape rude, mais profondément gratifiante : l'entrée officielle dans le Grand Sud marocain.











J18 - Guelmim - Tan-Tan Eol Eol

Nous quittons Guelmim (env. 300 m d'altitude) en direction du sud-ouest. Les premiers kilomètres déroulent sans difficulté apparente : un relief presque uniforme, des étendues arides ponctuées d'acacias, signature discrète de cette zone de transition vers le désert.
Mais rapidement, le vent impose sa loi. Trois quarts face, constant, puis brutal par rafales. Pendant près de 50 kilomètres, nous avançons en résistance, chacun prenant son relais pour préserver l'autre. Ici, la progression se mérite mètre après mètre.

Nous contournons la zone d'Aferkat par le nord, sur un plateau stable autour de 250 m d'altitude. Le paysage s'ouvre, de plus en plus minéral, presque austère. Puis vient la descente vers Rass Oulmlil. Depuis une vingtaine de kilomètres déjà, le vent s'est durci. Les rafales nous stoppent net, déséquilibrent les vélos, obligent à lutter jusque dans les bras. Nous ne regardons plus vraiment autour de nous — toute l'attention est accrochée au cintre.

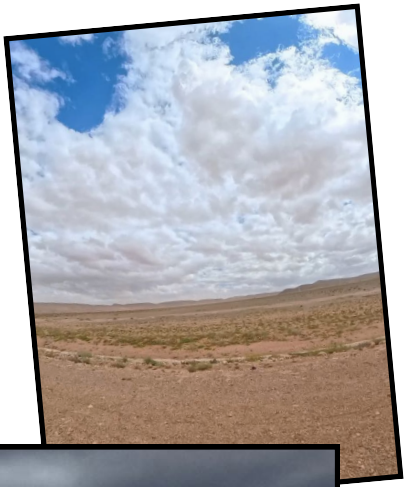
Au kilomètre 70, Rass Oulmlil apparaît, posé là, au milieu de nulle part. L'isolement devient tangible. Le village est presque désert. Unique point de ravitaillement sur ces 125 kilomètres : fermé. Nous faisons une pause malgré tout, plus mentale que physique.
La fatigue est là, dans les corps comme dans les têtes. Nous faisons le point. Les prévisions annoncent encore neuf jours de vent similaire. L'aventure, ici, se vit à deux — et se décide à deux. Continuer, ce serait subir encore 55 kilomètres jusqu'à Tan-Tan.
Alors nous choisissons de ne pas insister.
Demi-tour vers Guelmim. Sans vraiment parler.

Un sentiment d'échec m'accompagne d'abord. Puis, au fil des kilomètres, le recul s'installe. Dans les relais, quelques mots suffisent. L'essentiel revient : préserver l'envie, garder intact le plaisir de l'aventure.

Peu à peu, une nouvelle direction se dessine. Nous adapterons notre tracé. Cap au nord, vers Agadir, puis longer la côte : Essaouira, Safi, peut-être Casablanca.
Changer de route, ce n'est pas renoncer.

C'est continuer autrement.
L'aventure, elle, ne s'arrête pas. 😉










GOBIK
DESERT
MOROCCO

J19 - Guelmim - Tiznit

Après une journée qui a laissé des traces, dans les jambes comme dans la tête, nous entamons la dernière partie du voyage : la remontée vers le nord, direction Casablanca.
Nous quittons Guelmim à l'aube. La ville, habituellement animée, semble suspendue. En ce jour de Aïd el-Kébir, les rues sont presque vides. Les rares personnes croisées portent leurs plus belles tenues, silhouettes élégantes dans le calme du matin. L'atmosphère est douce, presque solennelle.

Très vite, la route s'ouvre.
Contrairement à la veille, le vent est avec nous. Il pousse doucement, comme pour accompagner cette transition. Autour, les paysages s'étirent : vastes, minéraux, baignés d'une lumière franche. Rien pour accrocher le regard, sinon l'horizon. Et pourtant, on ne se sent jamais complètement seul.

Les kilomètres défilent sans heurt.

C'est une étape de bascule. Derrière nous, le désert. Devant, quelque chose de plus vivant. Plus habité.

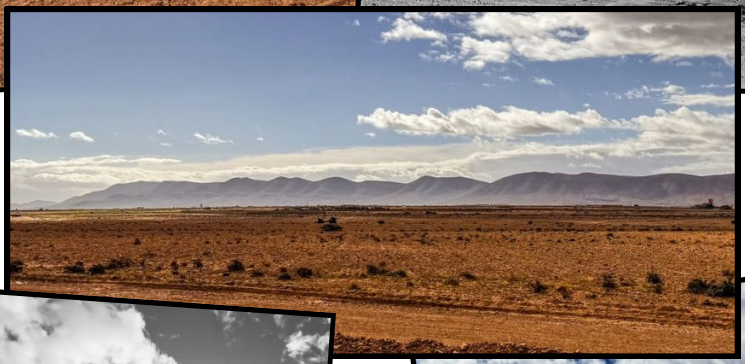
Après une centaine de kilomètres, Tiznit apparaît enfin. Ses remparts, sa circulation, son agitation tranquille, presque un retour au Maroc atlantique.

Étape rapide aujourd'hui, à peine quatre heures sur le vélo.
Le reste de la journée s'étire autrement.

Au calme.
Au repos. 😋









J20 - Tiznit - Agadir

Réveil avant même que le jour n'ose se lever.
La pluie, elle, n'a jamais dormi. Toute la nuit, elle a tambouriné sur la toile, s'invitant dans nos rêves, fragmentant le sommeil en éclats irréguliers.
Au matin, rien n'a vraiment changé. Le monde est encore humide, suspendu.
On plie le camp comme on peut, les doigts engourdis, les gestes ralentis par l'eau qui s'infiltre partout. Chaque sac devient plus lourd, chaque décision un peu moins nette.
Quitter Tiznit dans ces conditions a quelque chose de brut.

Les remparts ocre disparaissent derrière nous, avalés par un gris diffus. La route s'étire, droite, presque austère — elle ne promet rien, sinon d'avancer.
Très vite, le vent s'invite.

Aujourd'hui, il ne lutte pas. Il accompagne. Discret, mais présent dans chaque coup de pédale, dans chaque silence entre deux respirations. Sur nos vélos chargés, tout devient perceptible : le moindre faux rythme, la moindre variation.
Le Souss s'ouvre progressivement.

Une terre fertile mais pudique. Des serres surgissent, des parcelles cultivées, et ces arganiers tordus, comme s'ils portaient en eux la mémoire du paysage. L'odeur de la terre mouillée remonte parfois, inattendue, presque intime.
On traverse sans vraiment s'arrêter.
Des visages apparaissent puis disparaissent. Un geste, un regard, une scène de vie saisie au passage. Nous longeons ce monde sans y entrer, en équilibre entre présence et distance.

Puis la route change.
À l'approche de Agadir, elle ne se contente plus d'avancer — elle sature.
Près de trente kilomètres où tout s'accélère. Camions, taxis, scooters chargés d'improbables équilibres. Un flux continu, presque nerveux.
Nous, on reste en marge.

Sur le bas-côté, là où le bitume s'effrite et où l'espace se négocie mètre après mètre. On avance autrement. Plus lentement. Plus attentifs. Le voyage se joue dans ces interstices, dans ces zones floues où il faut trouver sa place sans jamais vraiment l'avoir.
Les ralentissements s'imposent.
Pas les nôtres — ceux du monde autour.

Ronds-points, carrefours, traversées de villages. Ici, il ne s'agit plus de rouler, mais de composer. Observer, anticiper, s'insérer. L'effort devient mental, diffus, presque invisible, mais tout aussi exigeant.

Et puis, peu à peu, quelque chose se densifie.
L'air, le bruit, la présence humaine.

La solitude se fissure. On quitte un espace pour en intégrer un autre. La route s'élargit, accélère, devient moins indulgente. Elle nous tolère, sans jamais nous attendre.
Et malgré tout, une satisfaction discrète s'installe.
Celle d'avoir traversé autrement.

D'avoir pris le temps là où d'autres le compressent. D'avoir ressenti la distance dans les jambes, dans le souffle, dans ces détails que seule la lenteur révèle.
Entre Tiznit et Agadir, il n'y a pas qu'un trajet. Il y a une tension continue, une friction avec le réel.

Et c'est là que le voyage prend forme.
On finit par se poser à Anza, à la Green Surf House, accueillis par Hamid et Isham.
Le soleil revient enfin.

On étale nos affaires, on laisse la chaleur faire son travail. Les tissus sèchent, les corps aussi, doucement.

Un tour à la plage, où un test pro surf des meilleurs africains contre l'élite européenne se prépare.

Demain, cap sur Tamanar, plus au nord.
Vers d'autres lignes, d'autres silences.
Et toujours, cette part d'inconnu qui nous pousse à avancer.

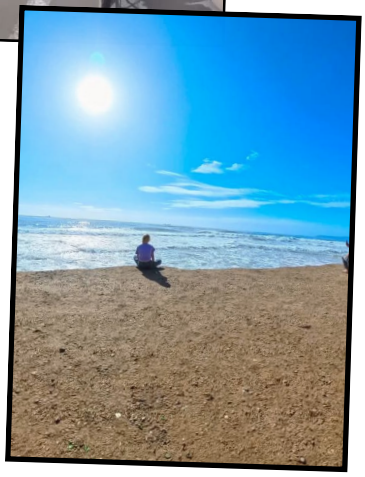












J21 - Anza - Imsouane

Départ d'Anza.
Le voyage prend la forme d'un fil salé, tendu entre l'océan et les collines brûlées de soleil, la ligne de l'horizon comme témoin.

Nous quittons le tumulte d'Anza en ce dimanche encore bercé par le Ramadan, avec cette sensation rare, celle de glisser doucement vers l'inconnu.
Très vite, la route s'ouvre. Les arganiers tordus dessinent des silhouettes familières, battues par le vent, pendant que l'air marin nous accompagne sans jamais nous quitter.
À Taghazout, les planches de surf posées contre les murs racontent une autre manière de voyager. Plus immobile, mais tout aussi intense.
Après Taghazout, tout change. Le paysage se dépouille, devient plus sauvage. Le vent s'invite franchement, négocie chaque coup de pédale.
On roule parfois en silence, chacun dans sa bulle. Puis un regard, un sourire un peu tiré, et tout se reconnecte. Comme une vérification discrète, oui, on vit bien la même aventure. Tamri apparaît comme une respiration. Déjà 50 kilomètres.
Lumière blanche, espace immense, on s'arrête juste le temps nécessaire. Un café, remplir les gourdes, laisser retomber le rythme.

Le bikepacking, c'est ça aussi, ralentir sans s'arrêter.
Et puis il y a cette idée qui surgit.
Le plan initial, c'était Tamanar. Mais Biscotte m'avait évoqué Imsouane. Un souvenir ancien, presque intact. Il y a quarante ans, il y était venu avec l'équipe de France de canoë-kayak.
Je lui dis : "Et si on changeait ? Imsouane ?" Un "ok" simple. Décision immédiate. On y va.
Vers Assaka, la route devient plus intime. Moins lisse, parfois plus rugueuse.
Les jambes tirent, les épaules aussi. Mais chaque kilomètre gagné a plus de goût.
À deux, l'équilibre se fait sans y penser. Quand l'un baisse, l'autre soutient. Une mécanique invisible, mais essentielle.

Et puis Imsouane. Petit port de pêche posé là, presque hors du temps.
L'arrivée est douce, irréelle, après des heures à suivre cette frontière entre terre et mer. La baie semble suspendue, le calme s'installe.
On pose les vélos sans un mot. Biscotte regarde le port, les barques, les pêcheurs, les barbecues improvisés où grillent les poissons du jour. L'émotion est là, discrète.
"Presque rien n'a changé…"
Même si, autour, le village s'est agrandi, devenu un repère pour surfeurs et voyageurs.
On plante les tentes à la sortie du village, puis on revient. Dîner simple, face au soleil qui tombe lentement dans l'océan. La fatigue est douce.

Et demain, déjà, Essaouira.

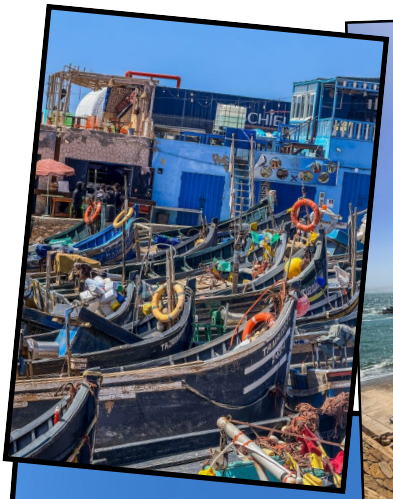




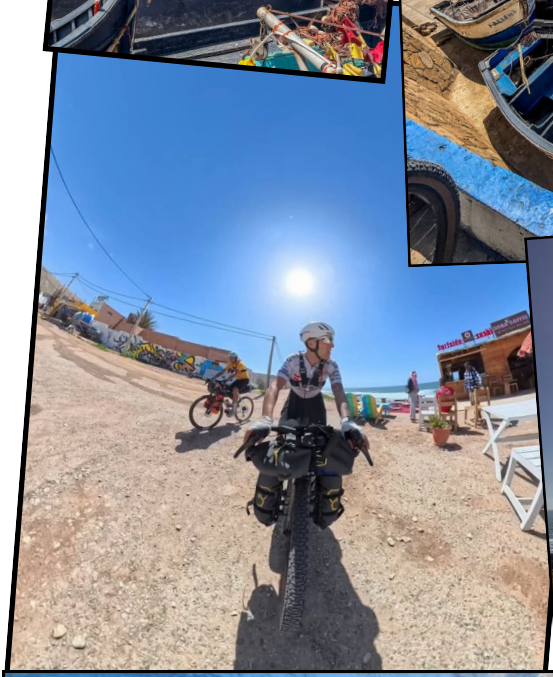
















J22 - Imsouane - Essaouira

Le jour 22 commence à l'aube, à Imsouane.
La nuit a été hachée, presque irréelle, orage et rafales violentes qui secouent les toiles, chiens qui aboient sans relâche. Un sommeil en pointillé. Au réveil, on émerge lentement, avec cette sensation étrange de ne pas avoir vraiment dormi.
L'océan, lui, a retrouvé son calme. Quelques silhouettes glissent déjà sur les vagues. Le monde semble apaisé, comme si la nuit n'avait été qu'un passage.
On plie le camp en silence.

On quitte Imsouane en longeant les falaises. La route ondule, monte, descend, sans jamais vraiment se fixer. Le paysage est brut, ouvert sur l'océan, presque lunaire par endroits. Ici, rien ne semble pressé. Sauf nous.
Puis vient cette présence discrète mais constante, l'arganier.
Dans le sud-ouest marocain, il façonne le paysage. Noueux, épineux, enraciné dans une terre sèche, il incarne une forme de résistance silencieuse. Parfois, des chèvres perchées dans ses branches viennent troubler l'équilibre improbable de la scène.
Ses fruits modestes renferment une richesse précieuse, l'huile d'argan, extraite ici depuis des générations. Sur cette piste entre Imsouane et Essaouira, l'arbre devient un repère. Une présence presque symbolique. Il raconte un territoire, un équilibre fragile, et rappelle que la vie, même dans l'aridité, trouve toujours une manière de s'accrocher.

La piste vers Timizguida Ouftas se durcit. Plus rugueuse, plus exigeante.
Mais le décor devient grandiose : falaises abruptes, Atlantique profond, bleu intense, presque irréel. On s'arrête souvent. Pas seulement pour récupérer — pour regarder, pour absorber, pour figer.
À Aghanaje, la fatigue s'installe. Les mots disparaissent peu à peu. On avance en silence, concentrés.
Puis le bruit. Un claquement métallique. Sec. Net. Rayon cassé sur la roue arrière de Biscotte …
Rien de spectaculaire, mais suffisamment pour tout changer. Une faiblesse discrète, mais bien réelle. Il faudra composer avec. Je sors deux colliers rislan, bricole une ligature de fortune. De quoi continuer. Pas plus. L'objectif devient clair : rejoindre Essaouira… et trouver une solution. On repart.

À Sidi Kaouki, l'océan reprend toute sa force. Le vent soulève le sable, les vagues frappent avec puissance. Des surfeurs dérivent au large. L'endroit invite à s'arrêter, à rester. Mais Essaouira est proche maintenant. Alors on continue.
Les derniers kilomètres sont exigeants. Les jambes brûlent, l'énergie fluctue. Et puis, au loin, les remparts apparaissent. Blancs, solides. Presque irréels après cette journée brute.
On entre dans Essaouira avec une seule idée, trouver un atelier.
On cherche, on tourne, on demande. La médina regorge de petits mécaniciens, mais rien d'adapté à notre matériel.

Et puis, au milieu de ce flottement, quelqu'un nous remarque. Un regard, un geste, un appel.
Quelques minutes plus tard, un cycliste arrive avec une mallette à outils. Simple. Efficace. Inespéré.
En quelques minutes, je remplace le rayon. Comme si tout redevenait aligné.
On remercie. Sincèrement. Longuement. On se regarde. On sourit.

Encore une journée improbable. Encore une histoire à raconter.

En fin d'après-midi, les vélos reposent enfin.

La médina s'anime doucement. On s'y perd, on y dîne, on savoure.

Demain, direction Safi.





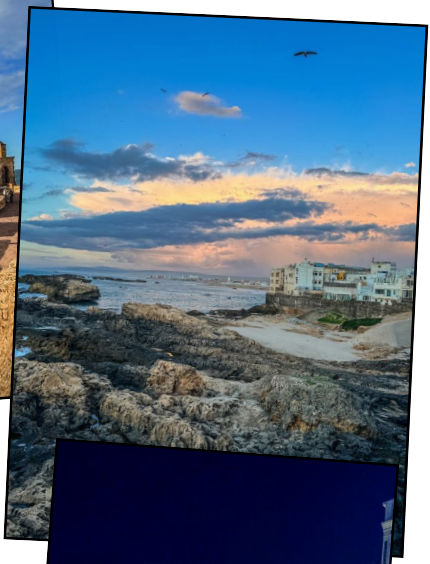


















J23 - Essaouira - Safi

Le piège, après une étape magnifique la veille, c'est l'attente. Celle, presque naïve, que le lendemain sera du même acabit. En quittant Essaouira, un panneau annonce pourtant la promesse : « Safi par la côte ». Difficile de ne pas y croire.
Mais dès les premiers kilomètres au nord de la ville, le décor bascule. Les arganiers disparaissent peu à peu, avalés par un maquis uniforme, presque austère. La route s'étire, monotone, avant de retrouver l'océan, une côte douce, ourlée de longues plages blondes, bordées de villas et de maisons d'hôtes aux allures cossues.

Puis, sans transition, le paysage change à nouveau. Moins de tourisme, plus de terre. L'agriculture reprend ses droits, les villages se font plus discrets, plus bruts.
Km 30. Crevaison à l'arrière pour Biscotte 😏. No comment.

On repart, direction Sidi Ishaq pour un ravito salvateur. Le vent, lui, n'a pas oublié le rendez-vous. Il s'invite de face, sans retenue, et transforme les 65 kilomètres restants en épreuve. Les paysages deviennent secondaires. Têtes dans le guidon, jambes lourdes. Une succession de petites bosses casse-pattes qui usent plus qu'elles ne marquent.
Nous franchissons l'Oued Tensift. Le courant est fort, l'eau chargée, presque inquiétante, signe d'une crue récente, ou en cours.

À Souira Kdima, la côte change encore de visage. Plus sauvage, presque rude. Une atmosphère de steppe, des airs de highlands balayés par le vent.
Sur les dernières hauteurs, Safi apparaît enfin, devinée à travers une brume épaisse. Mais avant de l'atteindre, il faut traverser une longue zone industrielle, près de trente kilomètres sans âme, comme un dernier test.

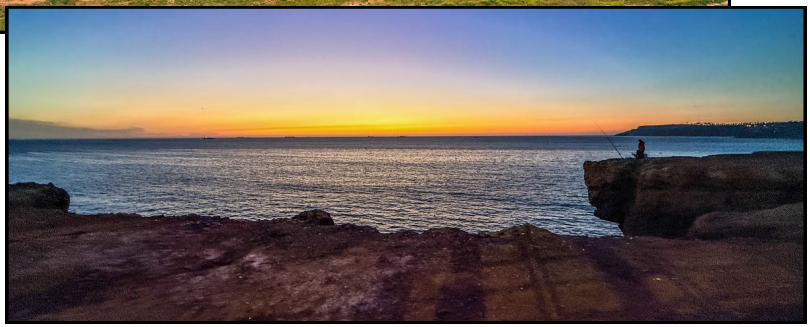
On arrive vidés. Lessivés par le vent, rincés physiquement, presque silencieux.
Ce soir, pas de visite. Juste une urgence, se restaurer. Dans tous les sens du terme.











J24 – Safi – Oualidia

Une nuit presque blanche, pour l'un comme pour l'autre.
Des conditions qu'on préfère laisser derrière nous, sans s'y attarder davantage 🧐😉

On remonte en selle dans le même état qu'hier soir, entamés, physiquement et mentalement. Le décor, lui, n'a pas changé, une côte brute, une route qui longe l'océan, et ce vent salin qui finit par s'infiltrer partout.

Au kilomètre 55, pause ravito à Kasbat Ayir. On s'interroge. L'étape devait nous mener jusqu'à Sidi Abed, mais les corps hésitent, les esprits aussi. La décision tombe simplement, on s'arrête à Oualidia. Parfois, savoir écourter, c'est aussi avancer.

La route déroule ses contrastes, presque déroutants. Les villages s'enchaînent, et avec eux les époques semblent se télescoper. À vélo, tout est plus brut, plus lisible.
Un enfant seul au bord de la route, gardien silencieux de quelques moutons. Quelques kilomètres plus loin, un autre attend son bus scolaire, sac sur le dos.
Des carcasses de projets immobiliers figées au milieu de nulle part. Puis, soudain, des complexes cossus bordés de palmiers, presque hors-sol.
Tout coexiste. Tout se juxtapose. Et nous, au milieu, on observe, on encaisse, on ressent.

Aujourd'hui, une seule certitude, il faut récupérer. Le corps réclame, l'esprit aussi.
La fin du voyage approche, on la sent, un peu plus chaque jour.













J25 - Oualidia - El Jadida

Nous quittons Oualidia à l'aube, presque en silence. L'air est encore frais, et déjà une question flotte entre nous : le vent sera-t-il un allié aujourd'hui, ou faudra-t-il composer avec lui, une fois de plus ?

La route s'étire doucement le long d'une lagune que l'on devine plus qu'on ne la voit. L'océan reste caché, quelque part derrière cette bande de terre, mais sa présence est indéniable — dans l'odeur saline, dans cette lumière un peu diffuse, dans ce souffle discret qui nous accompagne. Autour de nous, les cultures maraîchères s'organisent en patchwork, nourries par cette eau calme. La vie ici semble suspendue entre terre et mer.
Le premier arrêt à Ouled Ghanem arrive comme une évidence. Un café, quelques mots échangés, et déjà la sensation d'être ailleurs, loin de tout, ancrés dans ce rythme simple du voyage.

Puis, peu à peu, la route nous ramène vers l'océan. À hauteur de Sidi Abed, il réapparaît enfin, vaste et ouvert, comme une respiration. Mais cette parenthèse est de courte durée. Les kilomètres suivants changent de ton. Le paysage se durcit, devient plus brut. Les installations industrielles prennent le relais : centrales thermiques, réservoirs d'hydrocarbures, infrastructures massives. À vélo, ces zones sont toujours des passages à part — moins pour leur difficulté physique que pour l'atmosphère qu'elles imposent, plus lourde, presque oppressante. On avance, concentrés, pressés de retrouver autre chose.

Et puis, presque sans prévenir, El Jadida apparaît.
Nous y arrivons plus tôt que prévu, portés par un vent finalement bienveillant. Le contraste est immédiat. L'après-midi s'ouvre devant nous, légère, propice à l'errance. Nous nous perdons dans les ruelles de la Cité portugaise de Mazagan, entre murs épais et histoire ancienne. Ici, le temps semble ralentir, comme pour nous laisser savourer ces derniers instants.

Le voyage touche à sa fin.
Demain, une dernière étape nous attend, 100 kilomètres vers Casablanca.
Une dernière ligne droite.















J26 - El Jadida - Casablanca

Hier soir, Martine a republié tous les posts nos journées.
Je ne les avais pas vraiment revues depuis leur mise en ligne… Alors j'ai replongé dedans. Une vague d'émotion. Comme un arrêt sur image. La prise de conscience du chemin parcouru. Elle a fait ma soirée.
Moi qui pensais me coucher tôt… j'ai veillé.

Nous y sommes presque. Une dernière virée. Direction Casablanca.
La sortie d'El Jadida est douce, presque élégante. Ici, le cheval est roi. Partout.
Des statues, des écuries, un hippodrome en devenir… Et puis, au détour d'une piste, une vision, une dizaine de pur-sang arabes montés.
Puissants. Fiers. Magnifiques.

Côté décor, la journée est plus sobre. Ou plutôt… plus rude. Une soixantaine de kilomètres à travers zones agricoles et hameaux. Cette misère rurale qui accroche le regard. Silencieuse. Persistante.

Puis, peu à peu, le paysage bascule.
Les 40 derniers kilomètres annoncent l'approche de la ville, îlots immobiliers, résidences fermées, immeubles de standing… Casablanca s'étire, s'élargit, avale ses périphéries.
Mais c'est presque agréable, finalement. Bien plus que la zone industrielle d'hier.

Et puis, l'entrée dans la ville. On plonge vers l'océan. Le front de mer apparaît, aménagé, ouvert, vivant. On file. Comme attirés, vers elle, la Mosquée Hassan II, majestueuse.
Posée entre ciel et Atlantique, incontournable.

Alors voilà…

C'est quoi, 26 jours dans une vie ?
C'est quoi, 2645 kilomètres, 25 698 mètres de dénivelé ?
C'est quoi… une cinquantaine d'années d'amitié avec un pote ? Peut-être juste ça, le plus important, ces moments qu'on n'oublie pas.

Merci à toutes et tous pour le suivi.

Mais l'aventure ne s'arrête pas là.
Il faut rentrer maintenant.

Et ça aussi…
ça fait partie du voyage.







La fin du voyage

La fin du voyage.

Après près d'un mois à épouser la route, à mesurer le monde au rythme lent des coups de pédale, vient l'heure du retour. Une heure presque irréelle. Reprendre le cours ordinaire des jours — comme si l'on pouvait simplement refermer cette parenthèse et redevenir ceux que nous étions.

Les derniers instants se chargent d'une gravité douce. Tout devient geste de transition. Il faut trouver des cartons, assez solides pour protéger nos vélos — ces fidèles compagnons qui portent encore la poussière des pistes marocaines. Il faut rassembler nos sacoches, nos affaires, toute une vie compacte qui tient désormais dans quelques sacs. Dans cette mécanique du départ, un nom surgit comme un point d'ancrage : Decathlon, providentiel, presque complice.

Puis viennent les démarches, plus abstraites : billets retour, organisation d'un van, calculs et confirmations. Autant de fils que l'on rattache au monde que l'on s'apprête à retrouver.

Trois jours à Casablanca.
Trois jours sans pédaler.

Une suspension étrange. Le corps, habitué à l'effort, ne comprend pas tout de suite. Il réclame la route, le vent, la fatigue franche du soir. L'immobilité a quelque chose d'incongru, presque d'inquiétant. Comme un silence après trop de musique.

Alors, on marche.
On regarde autrement.

La mosquée s'impose à nous, immense, posée entre ciel et océan, ouverte — fait rare — à ceux qui viennent d'ailleurs. À l'intérieur, le temps semble se dilater, suspendu à la hauteur des voûtes. Puis la médina, dans sa double vérité : celle que l'on montre, et celle qui se vit. La première attire, la seconde retient. Plus rugueuse, plus sincère, plus vibrante aussi.

Et puis il y a les taxis, théâtre discret du quotidien. Les prix fluctuent, les sourires aussi. Dix dirhams à l'aller, cinquante au retour. Le compteur, lui, semble avoir rendu l'âme depuis longtemps. On négocie, on apprend, on s'adapte — dernière leçon du voyage : ici comme ailleurs, rien n'est jamais tout à fait figé.

Mardi matin.
Onze heures.

Le temps s’est remis en marche. Le van est là. Les vélos disparaissent dans la soute, comme si on les confiait à une autre histoire. Les gestes s’enchaînent : déposer, enregistrer, franchir, attendre. Puis vient le décollage.

Et soudain, le Maroc s’éloigne.

Pas seulement une terre, mais une succession de visages, de lumières, de fatigues et de joies entremêlées. Quelque chose qui désormais nous habite autrement.

Nous laissons derrière nous bien plus qu’un itinéraire.
Nous laissons une trace intérieure, discrète mais indélébile.

Et déjà, presque malgré nous, une pensée s’échappe vers l’avant. D’autres routes. D’autres horizons. D’autres élans à poursuivre.

Merci à mon ami.
D’avoir partagé cette traversée.

Car ce voyage n’était pas seulement une aventure.
C’était une manière d’être au monde.














ekoi
Outlast

